

## Article

---

« Descartes : l'homme et sa recherche de la vérité »

Geneviève Rodis-Lewis

*Laval théologique et philosophique*, vol. 53, n° 3, 1997, p. 497-505.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/401108ar>

DOI: 10.7202/401108ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# DESCARTES : L'HOMME ET SA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

Geneviève RODIS-LEWIS

*RÉSUMÉ : Mon principal bien en cette vie est d'avancer en la recherche de la vérité, écrivait Descartes. On verra ici comment ses amitiés aussi, tout au long de sa vie, en font foi.*

*SUMMARY : My chief good in this life is to advance in the search for truth, wrote Descartes. It will be seen here how his friendships too, throughout his life, bear this out.*

---

**D**ans ma récente biographie de Descartes, j'ai tenté d'approcher l'homme en sa complexité, à partir surtout de sa correspondance, et de quelques témoignages de vrais amis. Car en cherchant souvent la solitude pour mieux se consacrer totalement à ses méditations, il voulait éviter les visites des curieux, ceux qui, lors de son dernier séjour à Paris, venaient le voir « comme un éléphant ou une panthère », pour se vanter de l'avoir vu, sans chercher à s'instruire (à Chanut, 31 mars 1649). Et s'il est parti, à la fin de 1628, vivre aux Pays-Bas, c'est parce que, voulant commencer, l'hiver précédent, à méditer sur la divinité, il n'avait pu éviter les visites de politesse de « quantité de petits voisins » (alors qu'il avait choisi de s'isoler à la campagne en France) : aux Pays-Bas, (écrit-il à Balzac, le 5 mai 1631) « chacun y est tellement attentif à son profit » qu'il pouvait « y demeurer toute sa vie sans être jamais vu de personne », tantôt en ville (« rue des veaux » à Amsterdam quand il commençait à faire des dissections, plusieurs fois à Leyde quand il surveillait l'impression, et surtout les figures d'un ouvrage ; il s'inscrivait parfois en une université, à Francker en 1629, à Leyde en 1630, pour avoir accès à leur bibliothèque) ; mais il aimait aussi vivre à la campagne, avec un jardin ; et à diverses reprises, il partageait sa résidence avec de bons amis : ce second aspect nuance la devise « Pour vivre heureux, vivons cachés », et manifeste son ouverture à autrui.

Son meilleur portrait (la copie d'après Franz Hals, qui a d'abord réalisé l'esquisse sur bois de Copenhague), au regard encore plus pénétrant, semble interroger celui qui

le contemple (ou son lecteur), moins avec le dédain qu'y voyait Alain (« Encore un qui va se tromper ») qu'avec un certain défi (« Allons-nous nous entendre ? »), non exempt de défiance. Mais il ne faut pas interpréter (comme Maxime Leroy dans *Le Philosophe au masque*) le « *larvatus prode* » qui ouvre le premier registre (1/1/1619), comme un libertinage (ou une libre pensée) voulant rester secret.

Rappelons que ce cahier était strictement personnel, et que la phrase sur le masque était précédée par une citation biblique (omise dans la copie de Leibniz, mais citée par Baillet) : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse » — dont on voit l'écho dans plusieurs textes de jeunesse (dont le récit des songes de novembre 1619). Henri Gouhier a très justement rapproché de ce « masque » la fin de l'*Abrégé de musique* datée de la veille parmi l'ignorance militaire ; l'auteur de cette réflexion, offerte au seul Beeckman, est un homme oisif et libre, dont la pensée et l'action sont totalement différentes de ce qu'il paraît.

Mais comment Descartes avait-il cru avoir la vocation militaire ? Loin d'être attiré par le savoir, déçu surtout par les discussions scolastiques opposant des opinions seulement probables (donc probablement toutes deux fausses, sinon la vraie s'imposerait), il avait, au sortir du collège, abandonné « entièrement l'étude des lettres » (c'est-à-dire de tout ce qu'on apprend dans les livres). Certes il avait aimé la poésie, et devait apprécier les épopées accompagnant l'enseignement de l'histoire : celle-ci, négligeant la vie quotidienne, privilégiait les hauts faits, ce qui entraînait les jeunes « à tomber dans les extravagances des paladins de nos romans, et à concevoir des desseins qui passent leurs forces ». Un peu plus loin, une allusion à « la gloire » qu'il était loin de mépriser, peut-être rapprochée de ce dernier texte, en vers, composé à Stockholm : la 2<sup>e</sup> entrée du « Ballet pour la naissance de la Paix » est celle des Volontaires dont le chef a pour Dame la Victoire : eux se contentent de la « Damoiselle suivante » : « car cette suivante est la gloire ». Or c'est comme Volontaire que Descartes s'était engagé sous Maurice de Nassau à Breda, sans solde ni accès à quelque titre nobiliaire. (Baillet croyait que « comme cadet de grande famille », il était voué à l'armée.) Il avait choisi cet engagement par volonté personnelle, dès que l'âge (plus de 21 ans) lui a permis « de sortir de la sujétion » qui lui avait imposé, au sortir du collège, de faire un an de droit à Poitiers. La vérification que Charlet n'est arrivé à La Flèche qu'en octobre 1606, alors qu'on avait attendu « la fin de l'hiver et du carême » pour lui confier René, avec un régime spécial à cause de sa santé fragile, a une incidence notable sur l'âge auquel il a fait ses trois années de philosophie, tout en étudiant les mathématiques en seconde année : 14 à 15 ans selon Baillet, 2 ans de plus selon la correction imparfaite d'Adam très souvent adoptée (Gouhier, Alquié, etc.), mais bien 17 à 18 ans, s'il n'est entré qu'à Pâques 1607. La culture mathématique qu'il manifeste en résolvant les problèmes posés par Beeckman en 1618 permet de penser que ces « condisciples » auxquels il n'était pas estimé « inférieur », alors que certains se destinaient « à remplir les places de nos maîtres », étaient ces novices qu'un des rares professeurs de mathématiques préparait à enseigner cette discipline nouvellement introduite dans les collèges par saint Ignace : Jean François avait remarqué les dons exceptionnels de cet élève ainsi invité aux cours supérieurs, et peut-être aussi son intérêt pour les observations étranges ; Descartes dit avoir « parcouru

tous les livres traitant les plus curieuses et les plus rares » (VI, 5), mais pour n'être « plus sujet à être trompé [...] par les promesses d'un alchimiste, [...] d'un astrologue, [...] d'un magicien » (VI, 9). Or le Père François publiera plus tard un *Traité des influences célestes* où « [...] les propositions des astrologues judiciaires sont démontrées fausses et pernicieuses [...] ». Et il dut contribuer à développer l'esprit critique du jeune enthousiaste. Ces matinées de détente au lit avaient été bien occupées dès les années antérieures : « Juvenis » : la note personnelle, qui suit l'entrée en scène avec le « masque » ouvrant le registre, renvoie aux premières réflexions que suscitait l'annonce d'ingénieuses inventions : sans poursuivre sa lecture, Descartes cherchait la solution, usant déjà de règles précises (X, 214) et devait ne rouvrir le livre que pour contrôle. Car la plupart des livres, dit-il un peu plus loin, sont assez connus quand on a lu quelques lignes et regardé quelques figures ; le reste est ajouté pour remplir les pages... Et la correspondance parlera de « feuilleter » un ouvrage : ainsi s'explique, je crois, la ressemblance entre des phrases que Descartes a adoptées pour siennes, sans en identifier l'auteur comme « source ». Être lui-même, élaborer sa propre méthode, dissiper tout ce qui est source de malentendus et établir des conclusions solides, cet idéal animait déjà sa jeunesse.

Mais s'il avait dès lors reconnu « la certitude et l'évidence » des mathématiques, en accédant à un niveau supérieur, pourquoi n'avait-il pas désiré en prolonger l'étude ? Il n'avait certes pas la vocation de novice, ni d'enseignant. Surtout, ignorant « leur vrai usage », il pensait « qu'elles ne servaient qu'aux arts mécaniques » (VI, 7). Car pour le commun des élèves, on visait surtout à former des ingénieurs, architectes, arpenteurs, etc. : le *Commentaire* de Gilson donne plusieurs titres d'ouvrages publiés par le Père Jean François : « L'arithmétique et la géométrie pratique », avec applications à la géographie, l'hydrographie, etc. Or si Descartes a visé plus tard une science capable de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » (VI, 51-52), en sa jeunesse il méprisait tout « art » (c'est-à-dire technique) ayant pour but d'être utile. Et son premier écrit, offert à Beekman, est un « art » gratuit au sens où nous l'entendons, l'étude surtout mathématique de la musique pour notre seul plaisir. Il y a ici peut-être une réaction contre l'insistance familiale sur les avantages des professions comme « la jurisprudence, la médecine » (VI, 6) qui « apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent ». Sans ses arrière-grand-père naturel et grand-père naturel médecins, son père eût-il pu payer les droits de sa charge de Conseiller au Parlement ? Il fit faire à tous ses fils les études juridiques qui devaient leur permettre de continuer en cette voie, jusqu'à ce que la famille (seulement à la 3<sup>e</sup> génération) obtint le premier degré de noblesse, la chevalerie (ce fut en 1668 pour les Descartes). À la fin de son année de droit, sûrement imposée par son père, dans la dédicace de ses thèses à son parrain, René montre plus son attrait pour la poésie que pour le droit (avec les jeux de mots sur Themis et Artemis dont la « liberté sauvage » l'attire davantage). Au collègue il avait lu dans *Le Pèlerin de Lorette* du jésuite Richeome (ce qui lui donnera envie de faire ce pèlerinage) qu'après ses études le jeune homme apprend à « manier les armes [...] aux meilleures Académies de l'Europe », puis après avoir combattu, il apprendra « la vertu à l'école du monde, voyant divers pays et diverses nations ». Montaigne louait aussi « le grand livre du monde » (VI, 9)

(Descartes lui emprunte cette expression) et « la vaillance » comme « la plus forte, généreuse et superbe de toutes les vertus » (*Essais*, 1, c. 13). Plus actif que spéculatif, cet « extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai du faux » annonce le futur cartésianisme, mais se contente alors de vouloir « voir clair en *ses actions*, et marcher avec assurance en cette vie » (VI, 10).

La rencontre avec Beeckman va bientôt transformer ce but en celui d'« avancer en la recherche de la vérité ; et c'est en cela que consiste mon principal bien en cette vie » : Descartes l'écrit à Élisabeth, quatre mois avant de mourir (9 octobre 1649). Ainsi avait-il interprété le dernier songe de novembre 1619 en ouvrant le livre des poètes pour ne retenir que ce vers d'Ausone : « quel chemin suivrai-je en la vie ? »

À Breda, il avait été vite déçu par « l'ignorance militaire », évoquée à la fin de l'*Abrégé de musique* : dans sa première lettre à Beeckman, il parle encore de cette oisiveté (« *desidiosus meo more* ») (X, 151) où il était plongé et il évoque ses occupations que Beeckman doit mépriser « du haut du ciel des sciences » où il s'est élevé. Descartes étudie la perspective, l'architecture militaire, ce qui lui semble toujours trop orienté vers la pratique, comme les applications des mathématiques étudiées au collège ; quand il ignorait leur « vrai usage » (VI, 7). Mais le *Discours* ne mentionne pas, même allusivement, le rôle joué par Beeckman dans cette révélation d'une application des mathématiques à l'explication des phénomènes scientifiques, ce que Beeckman appelle la *physico-mathématique*. Dans son journal, il note avec fierté que « ce Poitevin qui connaît beaucoup de jésuites et autres hommes savants n'avait jamais rencontré aucun homme avant lui qui use de ce mode d'étude en joignant soigneusement la physique avec la mathématique » (X, 52). Et quand Descartes lui écrit le 23 avril 1619 (avant de quitter les Pays-Bas pour l'Allemagne, comme le lui permettait sa condition de volontaire) : « Tu es vraiment le seul qui ait secoué mon oisiveté, rappelé un savoir presque oublié de ma mémoire, et reconduit mon esprit égaré loin des occupations sérieuses vers de meilleures ». Beeckman note en marge de la lettre : « Des Cartes, sur moi ». Et lorsqu'en octobre 1628, décidé à travailler désormais dans le calme aux Pays-Bas, Descartes vient retrouver Beeckman pour lui faire part des progrès qu'il a faits, grâce à son impulsion initiale (dont une algèbre presque parfaite et la loi de la réfraction), Beeckman note en marge : « Histoire de Des Cartes, et de son nécessaire besoin de moi (*me cum necessitudo*) ». Toujours traité en jeune élève, Descartes est encore déçu et reste vague sur ses projets, après avoir laissé entendre qu'il travaillerait volontiers avec son ami — mais ils ne partageront jamais la même résidence.

On est loin de l'exaltation des lettres de 1619, dans leurs formules finales : « Aime-moi comme je t'aime » (sans équivoque : Descartes interroge Beeckman sur ses projets matrimoniaux, et à la fin du *Compendium musicae*, il le présente comme un témoignage à la fois « *familiaritatis nostrae* [...] et *certissimum mei in te amoris monumentum* » (X, 141), un amour familial, tel celui du jeune frère à l'aîné qui lui montre la voie. Et Beeckman note en marge de cet Abrégé : « [...] mes pensées lui ont plu », ou : « [...] cela confirme bien ce que j'en ai écrit sur les modes ». Après le retour de Descartes aux Pays-Bas cette amitié si vive va bientôt éclater, quand Beeckman se présente à Mersenne (venu depuis Anvers en 1630) comme l'inspi-

rateur, presque l'auteur de ce premier écrit du jeune Descartes. Celui-ci lui avait écrit, le 23 avril 1619, que s'il lui arrivait de produire quelque chose d'estimable, « *poteris jure tuo totum reposcere* » : tu pourras à bon droit le revendiquer entièrement pour tien. Quand, après la visite de Mersenne, Descartes reproche à Beeckman sa vaine « jactance », déjà dite « odieuse » et « fausse », il pense qu'il a pris à la lettre les formules de politesse (« *urbanitas* ») de la langue française, mais dit encore s'en soucier peu, et « l'avertir en fonction de leur vieille amitié » (X, 155-156). Si Beeckman le prend en bonne part, il le considérera comme « une erreur, non une faute ». Descartes montrait donc une certaine patience, mais la réponse de Beeckman (qu'on ignore) l'a exaspéré, et la longue lettre du 17 octobre 1630 associe ironie et agressivité (X, 157-167). Refusant d'être considéré comme « un disciple », Descartes raille Beeckman qui croit lui avoir tout appris et qui, lors de son retour en 1628, ne cessait de l'importuner en revenant à ses « exercices de jeunesse », sans s'intéresser aux plus importantes découvertes faites depuis. S'ils se sont accordés c'est sur « la vérité ». Et Descartes ne peut s'« empêcher de rire » en rappelant que Beeckman ignorait ce qu'est une hyperbole. Il multiplie les mises en garde, contre l'autosatisfaction et la recherche des louanges, parlant ainsi, dit-il, par « amitié », tout en le menaçant de rompre s'il persiste dans sa « maladie ». Telle est la complexité du caractère de Descartes, visant à redresser ce qui lui semble indigne d'un véritable ami.

On sait qu'ils se revirent au moins à deux reprises, quand Beeckman vint après que Descartes, malade, ait interrompu un voyage avec Villebressieu, et en 1634 quand il alla lui prêter pour quelques jours le livre de Galilée. Rien cependant ne ramena la première ardeur enthousiaste de celui qui, sans cette rencontre, serait peut-être resté déçu et oisif. Beeckman mourut juste avant la parution du *Discours* et des *Essais*, où son rôle est passé sous silence. En apprenant cette mort à Colvius (20 mai 1637), Descartes écrit à celui qui a « été l'un de ses meilleurs amis » et va en avoir « de l'affliction ». Mais pour sa part, il ajoute sèchement : « lequel je regrette [...] ». Il n'a pu supporter que son incontestable originalité et sa supériorité aient été méconues.

Il eut pourtant de fidèles et profondes amitiés. Dès 1629, il s'était lié avec Reneri, avec qui il partagea plusieurs fois sa résidence, et qui mourut dès mars 1639. Aussi leur correspondance est-elle rare, et purement scientifique. En 1629, Reneri lui transmet la récente observation près de Rome de faux soleils (ou parhélies) ; cela poussa Descartes à interrompre son « commencement de métaphysique », dont il avait bien établi l'essentiel (l'existence de Dieu plus certaine que les mathématiques) : pour expliquer le phénomène, Descartes étudia l'ensemble des météores, puis toute la nature y compris l'homme. Reneri commença à enseigner les thèses cartésiennes à Deventer, où Descartes le rejoignit (de juin 1632 à novembre 1633) puis à Utrecht où, dans une maison isolée proche de la ville, il rédigea le *Discours* et les *Essais* avant d'aller à Leyde pour surveiller leur impression. Par Reneri, il avait connu Henri De Roy, ou Regius, qui avait commencé à enseigner la médecine à Utrecht, et qui, après la disparition de Reneri, souhaita lui succéder dans l'affection de Descartes. Mais celui-ci, dès ses premières lettres, souligne les audaces et les faux-sens de ce très contestable disciple, ce qui finira par la brouille de 1647, quand Regius fit af-

ficher une série de thèses anticartésiennes. Rappelons seulement qu'à Utrecht, Groningue, puis Leyde, Descartes eut à se défendre contre de vives polémiques, et qu'il manifesta sa colère avec d'autant plus de vigueur qu'on l'accusait d'athéisme pour avoir voulu démontrer l'existence de Dieu. Mais (ce qu'on souligne rarement) dans une lettre du 26 mai 1645 (à Tobie d'André), il offrait spontanément de se réconcilier avec Martin Schook, que son principal adversaire, Voët, avait pris comme collaborateur, et il ajoutait : « Il n'y a rien de plus doux que la paix [...]. Je ne refuserais même pas l'amitié de Voetius, si je croyais qu'il me l'offrît de bonne foi. » Et dans la grande et dure Épître à Voët, précisant qu'il ne disputait jamais sur les points qui ont divisé les chrétiens en plusieurs sectes, il citait la page de l'Épître de saint Paul aux Corinthiens sur la charité, « cette charité, c'est-à-dire cette amitié sainte que nous portons à Dieu, et à cause de Dieu à *tous* les hommes en tant que nous savons qu'ils sont aimés de Dieu », ce qu'il prolonge par des conseils concrets, citant également saint Matthieu. Or, en 1644, il avait confirmé cette aptitude à la réconciliation que lui reconnaît Baillet.

Baillet rappelle que lors de ses venues en France, Descartes s'est réconcilié en 1644 avec le jésuite Bourdin, en 1648 avec Gassendi : pour celui-ci, il s'agissait plus d'une opposition de doctrines que d'une inimitié, et le départ pour la Suède puis la mort de Descartes ne permirent pas de plus amples relations. Mais Descartes s'était offensé dès qu'il avait appris que Bourdin à Paris avait organisé une discussion publique des *Essais* de 1637, sans que lui-même en fût averti. Il rappela avoir demandé, dans la 6<sup>e</sup> partie du *Discours*, que les éventuelles objections soient envoyées à son libraire qui les lui transmettrait (l'ouvrage étant anonyme) ; car il espérait bien toujours répondre victorieusement. Mais Bourdin avoua n'avoir pas lu la « préface ». (Oserais-je dire : quelle bourde !) C'est pourquoi, avant de publier les *Méditations métaphysiques*, Descartes avait fait envoyer par Mersenne le texte à des lecteurs choisis, afin que l'édition présentât leurs objections avec les Réponses de l'auteur. Mersenne (avec qui, malgré le précieux lien qu'il assurait avec le monde savant de l'époque, Descartes n'était pas toujours vraiment d'accord) en avait ajouté quelques-uns.

Mais c'est sans y avoir été invité que Bourdin envoya, après la parution de la 1<sup>re</sup> édition, la 7<sup>e</sup> série d'Objections, bien séparées dans le titre de la 2<sup>e</sup> édition « avec les réponses de l'auteur » qui se montre généralement très sec, tandis qu'il rappelle l'insolence de 1637 et se plaint du jésuite auprès de son supérieur, le Père Dinet, dans la grande Épître latine à la fin du volume, qui dénonce aussi les attaques de Voët.

Or quand Descartes revint en France en 1644, le Père Dinet l'invita à venir le voir à Paris avant son retour aux Pays-Bas, en octobre, et il lui fit rencontrer Bourdin : Descartes sut reconnaître qu'il n'était nullement un ennemi : il lui écrit pour lui confier la distribution des *Principia* à divers jésuites, et le remercie « avec beaucoup de satisfaction » du « bonheur de cet accommodement », ce qu'il répète au Père Charlet. Et quand Bourdin lui écrit combien il serait heureux de le revoir à Paris, Descartes (en février 1645) regrette de ne pas prévoir alors un nouveau voyage et l'assure « de cœur et d'affection de ses sentiments » — ce qui est bien plus chaleureux que les habituelles formules de politesse.

Un autre trait intéressant et original de cette époque à citer et qui n'a pas été commenté (à ma connaissance !) ; il s'agit de la lettre à Huygens du 27 août 1640 : en contestant la critique de son ami contre l'usage des orgues dans les églises catholiques, Descartes plaisante sur cet « instrument le plus propre [...] pour commencer de bons accords ». Et il ajoute souhaiter « que *la religion* me fasse espérer d'être après cette vie avec ceux de ce pays, avec lesquels » il a « montré » qu'il aimait « mieux vivre que même avec *ses* plus proches parents ». Ce texte figure dans le Supplément du tome IV de l'édition Adam-Tannery qui reproduit les autographes des lettres à Huygens, retrouvés après l'achèvement de la 1<sup>re</sup> édition qui donne (158) le texte modifié par Clerselier : « j'ai bien plus de raison de souhaiter que *le retour à notre religion* [...] » comme si leur conversion à l'Église catholique était nécessaire à leur salut. Aux Pays-Bas, Descartes a toujours pratiqué la religion catholique et s'était lié d'amitié avec deux prêtres de *Haarlem*. Et quand il parle de l'espérance en une immortalité bienheureuse (dont sa philosophie établit la base rationnelle par la distinction de l'âme et du corps) il s'adresse aussi bien à des catholiques qu'à des protestants comme Huygens, la Princesse Élisabeth, et même Pollot issu d'une famille italienne qui avait abandonné le catholicisme pour le calvinisme... Quand il eut une fille, la petite Francine, née d'une relation passagère avec la servante Hélène (puisqu'il a pu noter la date de la conception), il l'a fait baptiser au temple à Deventer, mais quand elle est soudain morte, à cinq ans, d'une scarlatine, il se préparait à la conduire en France pour lui faire donner, par une parente, une bonne éducation, sans doute catholique, après avoir reconnu « un seul baptême » unissant tous les chrétiens.

La correspondance la plus riche pour l'expansion de la pensée de Descartes est celle avec la Princesse Élisabeth, qui lui a fait surmonter sa réserve spontanée à écrire sur la morale. Certes, après l'impulsion initiale de Beeckman, les nombreuses questions scientifiques transmises par Mersenne ont bien contribué à enrichir cette œuvre. Mais le problème de l'union entre âme et corps (dont Descartes avait montré la fonction dans la 6<sup>e</sup> Méditation) devient l'objet d'une expérience irrationnelle, dont les modalités spécifiques, les passions de l'âme, seront approfondies dans son dernier ouvrage, après une première rédaction demandée par Élisabeth. Peut-on parler entre eux d'amitié, et non d'« amour intellectuel » ? Mais tout amour unit deux volontés vers un même but ; et Descartes joint au respect une admiration pour ses dons intellectuels, après l'avoir mise à l'épreuve sur une question mathématique (21 mai 1643). Il faut aussi rappeler l'influence du jésuite Mesland qui fit préciser par Descartes l'ambivalence de notre liberté, et l'originalité de la personne humaine, dont l'âme impose l'unité à un corps, même mutilé, s'il reste capable de fonctionner.

La rencontre la plus importante pour la *fin* de la vie de Descartes (sa finalité — et malheureusement aussi son interruption) est celle de Chanut, vu à Paris en 1644 en même temps que son beau-frère Clerselier. La lettre du 1<sup>er</sup> novembre 1646 est d'un ton exceptionnel : honoré que Chanut ait parlé de ses écrits à Christine de Suède, dont il a entendu louer les dons, il est loin de penser à une invitation à Stockholm, mais souhaite vivement que Chanut, alors résident de France, puisse au passage s'arrêter « quelques jours » chez lui pour s'« entretenir à cœur ouvert » : « la longue fréquentation n'est pas nécessaire pour lier d'étroites amitiés, lorsqu'elles sont fon-



dées sur la vertu. Dès la première heure que j'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai été entièrement à vous » et « je ne vous pourrais être plus acquis que je suis, si j'avais passé avec vous toute ma vie ». Et il lui avait confié des souvenirs très personnels comme le « dangereux engagement » vite interrompu avec Hélène ; et, me semble-t-il, la grande lettre sur l'amour (1<sup>er</sup> février 1647) ferait allusion aux songes de 1619 en rapprochant « l'extravagance de souhaiter d'être dieux » (formule de la tentation biblique) et la croyance (alors dépassée par Descartes) enfermant le monde « en une boule ». Après si longtemps, Descartes aurait-il évoqué pour son ami ce premier désir de tenir le monde en main (ce dont le « melon » pourrait être le symbole) ; il s'en est repenti comme d'un grave péché avant de découvrir dans le dernier songe, la bonne inspiration : l'homme doit toujours avancer, ce que confirme la réapparition d'une « encyclopédie » (toujours la totalité globale du savoir) mais incomplète — et il n'a cessé de l'enrichir.

C'est aussi Chanut (quand il l'a vu rapidement lors de son voyage vers la France) qui, malgré ses réserves à accepter l'invitation de Christine (V, 360), l'a décidé en lui parlant « si avantageusement de cette merveilleuse Reine » (à Élisabeth, juin 1649). Et dès qu'il l'a vue (deux fois seulement quand il écrit à Élisabeth le 9 octobre, puis un peu plus tard à Brasset) il proclame son admiration, en la défendant contre les calomnies de « la renommée » : « il n'y a rien de plus merveilleux que la reine » (à Brasset) (V, 429 et 434). À sa « douceur » et sa « bonté », il associe « la générosité et la majesté qui éclatent en toutes ses actions ». Or c'est peut-être à la question de Christine sur le Souverain Bien que nous devons (dans la lettre personnelle que lui adresse Descartes) la conclusion des *Passions* (complétées avant leur édition pendant l'été 1649), sur la générosité, « ferme et constante résolution » (a. 159) de bien user de cette liberté qui « nous rend en quelque façon pareils à Dieu » au point que nous sommes tentés de n'en plus être sujets. Mais c'en est le mauvais usage, alors que de son bon usage « vient le plus grand et le plus solide contentement de la vie » (V, 84) (à Christine, 20 novembre 1647). La variété et la profondeur des relations de Descartes avec des personnalités aussi désireuses que lui de progresser vers la vérité a donc largement contribué à lui faire réaliser une œuvre extrêmement ouverte, le texte le plus complet, les *Principia philosophiae*, ayant été dédié à Élisabeth ; et s'il n'osait offrir à Christine le *Traité des passions* écrit aussi pour Élisabeth, peut-être est-ce pour la reine de Suède qu'il commença ce dialogue au plan très vaste et au titre significatif, interrompu par la mort : *La recherche de la vérité par la lumière naturelle*.

Cependant, je me demande si en l'absence de toute incitation positive à cette époque (à Paris avec Mydorge il travaillait surtout sur les verres optiques), Descartes ne serait pas resté le savant méthodique, aspirant à tout expliquer selon le modèle des mathématiques, sans un événement apparemment négatif. À son retour du voyage en Italie, fin avril 1625, il a dû apprendre par son ami Guez de Balzac (qui en publiera plus tard le récit) la mort, le 14 avril, de Maurice de Nassau, qu'il avait choisi pour chef à Breda. Interrogé sur sa foi, Nassau aurait répondu : « je crois que 2 et 2 sont 4, et 4 et 4 sont 8 ». La formule sera reprise textuellement par le Dom Juan de Molière, tandis que Tallemant des Réaux écrira (en nommant Nassau, prince d'Orange) : « Je crois qu'il n'y a de certain que les mathématiques », dans les *Regulae* (commencées

avant ce voyage en Italie). Descartes présentait les mathématiques comme modèle de certitude. Serait-ce encourager l'athéisme ? Peut-être hésitait-il à affronter une démonstration de l'existence de Dieu, jusqu'à ce que Bérulle l'y encourageât lors de la rencontre privée qu'ils eurent après la séance où il avait fait si forte impression par sa méthode de discussion. Bérulle lui fit alors connaître Gibieuf qui promit de relire et corriger ce que Descartes aurait écrit (à Gibieuf, le 18 juillet 1629). Mais, il ne fut pas assez tranquille durant l'hiver 1627-1628, passé en France à la campagne pour écrire sur la Divinité. Cela le conduisit à vivre désormais aux Pays-Bas et à consacrer les 9 premiers mois à cette métaphysique qu'il interrompra pour expliquer les faux-soleils. La science l'emporte à nouveau, parce qu'il s'est satisfait sur les « fondements », ayant (comme il le répète en plusieurs lettres de 1630) démontré l'existence de Dieu de façon *plus* certaine que les mathématiques. Il avait pour cela fallu le ébranler par le doute le plus extrême, vaincu par l'indubitable existence de ma pensée qui doute : elle est donc imparfaite, par rapport à un idéal d'absolue perfection qui ne peut être inventé. L'incrédulité suprême de son ancien chef militaire serait ainsi indirectement à la source de ce qui fait l'originalité de la philosophie de Descartes.